

Au loin, dans les cours, on entendait les cris des forçats et des gardes-chiourmes. Ce bruit était tellement sinistre qu'il faisait dresser les cheveux sur la tête.

Rouget sentit ses jambes chanceler sous lui.

Un instant après, le directeur releva la tête et s'adressant à Rouget :

— Il n'y a pas d'erreur d'identité, demanda-t-il ; vous êtes bien Louis Rouget, condamné...

— Oui, répondit sourdement l'infortuné.

— C'est bien.

Puis, faisant un signe aux gardes-chiourmes qui attendaient dans l'ombre que toutes les opérations préliminaires fussent achevées :

— La visite ! la toilette ! dit-il.

Les gardes s'avancèrent et mirent la main sur Rouget pour l'emmener.

— Nous sommes donc libres, enfin, demanda le vieux Michel ?

— Oui, Messieurs, répondit en se levant le directeur. Rouget est à nous. Il s'appellera ici le numéro 36, en remplacement d'un forçat qui est mort ce matin, et jusqu'à ce qu'il parte pour le grand voyage.

Michel, Jaberg et Moreau se retournèrent alors vers le condamné avec un sentiment de pitié, et le premier dit :

— Eh bien, Rouget, je veux être le dernier à t'appeler par ton nom. Conduis toi bien ici, et adieu.

— Adieu, fit Rouget en pâlisant.

Un instant après, les trois brigadiers regagnaient leur voiture, tandis que Rouget, affaîssé, était conduit à travers d'autres corridors et des cours intérieures jusqu'à la cellule provisoire qu'il devait occuper.

La cellule portait, elle aussi, le numéro 36.

De loin, en traversant les cours, Rouget avait aperçu une foule d'hommes habillés d'un étrange costume, coiffés d'un petit bonnet, et dont quelques-uns, les indociles, étaient attachés avec des chaînes, en punition de leurs fautes.

Il avait, d'un coup d'œil, mesuré toute l'horreur de sa situation et de l'avenir qui se dressait devant lui.

Mais il n'avait vu que la moindre partie de ses maux.

A peine fut-il entré dans la cellule, que le premier garde, nommé Patras et surnommé *Cogne-Dur* par les forçats, lui donna un coup vigoureux dans le dos :

— Numéro 36, déshabille-toi vite !

Rouget le regarda avec surprise. *Cogne-Dur* leva son gourdin.

— Je te dis de te déshabiller, vieux *gerbé* (condamné), et au plus vite, sinon je cogne !

Rouget enleva ses vêtements. Les deux gardes l'examinèrent avec le plus grand soin pour voir s'il n'avait pas emporté et caché quelque ressort de montre ou quelque petite scie. Ils prirent son signalement minutieux qu'ils notèrent sur leurs registres, puis le second garde, surnommé *Voit-Goutte*, parce qu'il était un peu myope, lui désignant du doigt des vêtements qui se trouvaient dans un coin :

— Numéro 36, habille-toi !

Rouget, sans mot dire, prit les vêtements qu'on lui indiquait et frémit d'épouvante. C'était le costume vert des galériens à perpétuité ; sur les jambes et les épaules étaient encore marquées les lettres T F. *travaux forcés*. L'Etat, par économie, faisait user les anciennes vestes et les anciens pantalons des forçats d'avant 1854.

Le pauvre homme regarda une seconde avec quelque étonnement ces lettres qu'il ne pouvait pas lire.

— Oui, cria *Cogne-Dur* en ricanant ; T. F. sur tes vêtements : si tu sais lire, tu dois comprendre, et si tu ne comprends pas, tu comprendras mieux dans quelques jours.

Une minute après, Rouget était revêtu du costume des galériens et se considérait lui-même avec une tristesse morne. Un flot de larmes lui monta aux yeux, mais il voulut faire bon visage et se contint par un violent effort.

Alors *Voit-Goutte* s'avança et s'approcha tout près de lui.

— Numéro 36, lui dit-il, tu vas coucher-là ce soir et demain, sans doute, car tout n'est pas prêt pour le départ... Ton compagnon, le 37, est à côté, mais vous ne perdrez rien pour attendre.

Un instant après, la porte était refermée à triple tour et Rouget se trouvait seul dans sa prison provisoire.

Pendant quelques minutes, Rouget se dressa, debout, et demeura immobile, comme hébété. Puis, tout à coup, comme s'il fut devenu subitement fou, ses instincts sauvages le saisirent et il se mit à sauter au-dessus de la petite table de bois fixé à la muraille.

Il bondissait et rebondissait au-dessus d'elle comme un chevreuil, sans prendre d'élan, en faisant à peine un effort du jarret, les pieds joints, les bras serrés au corps, puis il courait autour de l'étroit espace en étendant les bras et les jambes comme pour se dégourdir.

Après une demi-heure de cet exercice, Rouget, épuisé par cet effort, tomba sur ses planches et se coucha en contemplant les dernières lueurs du crépuscule.

Un instant après, le garde entra et déposa sur la table un plat de haricots et un morceau de pain.

— Tiens, dit-il, voici ta nourriture pour aujourd'hui.

Puis, après un temps :

— Qu'as-tu donc fait, 36, pour être ici ? Raconte-moi ton histoire.

Rouget regarda *Voit-Goutte* avec surprise. Il ne comprenait pas la curiosité du garde.

— Tu ne me comprends pas, reprit en riant *Voit-Goutte* ? Je te demande si tu as *démoli* quelqu'un ?

— Je n'ai démoli personne.

— Tu n'as pas tué ? Alors tu as volé ?

— Ni tué, ni volé.

Le garde rit aux éclats :

— Ah ! ah ! ah ! Tu es donc innocent, toi aussi, comme le voisin ?

— Non, dit Rouget en tournant tristement la tête.

— A la bonne heure ! Eh bien, qu'as-tu fait ?

Rouget soupira.

— J'ai tiré sur des gendarmes, dit-il lentement.

— Tu les as donc manqués ?

— Non, je les ai blessés.

— C'est tout ? Ah ! mon vieux, tu seras traité comme si tu les avais tués.

Et, sur cette belle morale, digne des bagnes, le garde-chiourme tourna sur ses talons et disparut.

Alors Rouget, voyant la nuit venir, mangea ses haricots et son pain, puis après avoir fait plusieurs fois encore le tour de sa prison, il se coucha définitivement.

Bientôt, les bruits du dehors s'apaisèrent, les forçats rentrèrent en leurs dortoirs, on entendit pendant quelque temps le bruit strident de leurs chaînes sur les corridors et les escaliers, puis le silence se fit complètement.

Alors Rouget considéra une petite étoile qui brillait seule au travers de l'étroite fenêtre grillée, et rêva.

Il lui sembla qu'il connaissait déjà cette étoile, qu'il l'avait déjà bien souvent contemplée quand il vivait au milieu des bois, et qu'elle l'aimait, elle aussi, en retour, et lui souriait du haut du ciel.

Il pensa aussi que son père, sa femme, ses enfants, qui étaient restés dans les campagnes d'Anjou, voyaient cette petite étoile et la contemplaient peut-être comme lui, à la même heure, en pensant à lui comme il pensait à eux ; en un instant alors son imagination le transporta au milieu des siens, à Daumeray, à Durtal, à La Chapelle, à La Flèche, à Sablé, et le pauvre homme, enfin vaincu, enfin brisé, enfin dompté par la souffrance, pleura !

En quelques minutes, Rouget repassa toute sa vie, comme s'il avait lu dans un livre ouvert.

Rouget le braconnier, ainsi nommé à cause de la funeste passion qui l'avait conduit au bagne, était né sur les confins de l'Anjou et du Maine, à la Chapelle-d'Aligné ou à Notre-Dame-du-Pé.